



CAHIER DE DOCUMENTATION

MAHJOUB BEN BELLA

La couleur incantatoire

18 OCTOBRE 2013 - 12 JANVIER 2014

**Musée de
l'Hospice Comtesse**

32, RUE DE LA MONNAIE, LILLE - T. +33 (0)3 28 36 84 00

**Crédit
du Nord**



AVANT PROPOS

« MAHJOUB BEN BELLA, LE FILS D'ORIENT IMPRÉGNÉ D'OCCIDENT »



Scarabées blancs, 2004 (Huile sur toile)

Mahjoub Ben Bella est né à Maghnia (Algérie) le 20 octobre 1946, il vit et travaille à Tourcoing.

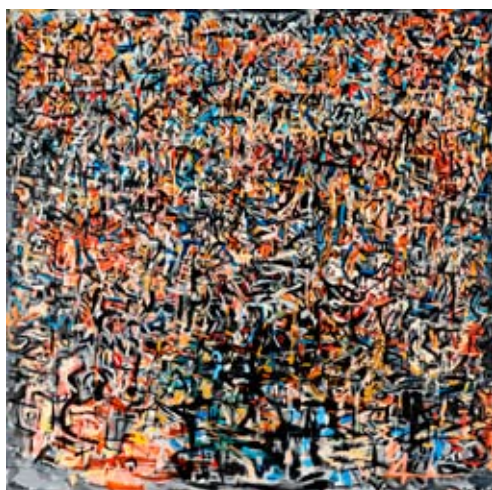
Avant ce qu'il appelle lui-même «son adoption par la France», Mahjoub Ben Bella suit des cours à l'Ecole des Beaux-Arts d'Oran. A 19 ans, il décide de venir s'installer en France, suivant ainsi le directeur de l'école des Beaux-Arts d'Oran, afin de poursuivre ses études à l'école des Beaux-Arts de Tourcoing de 1965 à 1970. Par la suite il complètera sa formation d'abord à l'école nationale des Arts décoratifs de Paris puis à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Mahjoub Ben Bella participe aux activités de l'Atelier de la Monnaie jusqu'en 1976 puis enseigne à l'école des Beaux-Arts de Cambrai.

Installé à Tourcoing depuis 1975, il mêle dans sa création ses origines algériennes à l'enseignement qu'il a reçu dans les écoles d'Art de Tourcoing et Paris en introduisant l'écriture arabe dans une pratique occidentale de la peinture. Mahjoub Ben Bella importe dans la peinture une graphie immédiatement perçue comme étrangère, qui incite à la lecture mais n'est cependant pas sémantique.

La couleur et le signe caractérisent l'œuvre de Mahjoub et la rendent parfaitement et facilement identifiable. C'est une œuvre qui est sans cesse en mouvement et explore, dans la constance, des voies nouvelles. Au delà d'une impression de déjà-vu, chaque toile est une aventure inédite et révèle un univers organisé, étudié, ciselé où les éléments et les signes s'imbriquent les uns dans les autres ne laissant de place qu'à un hasard contrôlé.

Les œuvres présentées ici sont des œuvres datées pour les plus anciennes de 2001. Elles nous donnent à voir une période sensiblement différente où Mahjoub invoque notamment ses pairs dans des hommages saisissants à Delacroix, Picasso, Goya ou Van Gogh, tout en restant fidèle à la non figuration. Les contrastes heurtés de couleurs se font dans des tonalités plus sourdes, plus sérieuses. Mais qu'elles soient sereines ou tourmentées ces toiles ne font qu'une malgré leur diversité.

Entrer dans l'univers de Mahjoub Ben Bella, c'est se confronter à la musicalité de la peinture, à la dissonance et à l'accord juste, au rythme et à la mélodie, à la chorégraphie et à l'intensité expressive du geste et se perdre un moment dans cet univers sensible, particulier et chaleureux où le temps se fige un instant.



Jazz II, 2009 (Huile sur toile)



Traces X, 2006 (Huile sur toile)

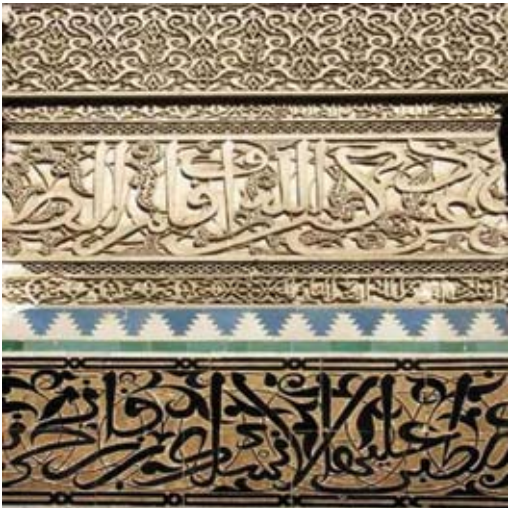
Delphine Rousseau - Commissaire de l'exposition
« La couleur incantatoire » - Musée de l'Hospice Comtesse - Lille

LES SOURCES

« DEPUIS LA GROTTA DE LASCAUX,
LE PREMIER LANGAGE DE L'HOMME DEMEURE »



Soir du Proche-Orient (1930)



Calligraphies orientales



Mosquée Al Azhar au Caire, Adrien Dauzats (1831) - Huile sur toile

Originaire de Maghnia, dans le Nord-Ouest algérien, Mahjoub Ben Bella s'est nourri de son enfance nomade, sur fond de guerre fratricide. « J'ai dû quitter très vite la région » raconte-t-il, « on s'est retrouvés à Oujda, au Maroc ». Aussi douloureux soit-il, l'exil n'entame pas la curiosité de cet enfant déraciné. Très tôt, il a le goût des livres et s'adonne au tricot comme à une petite passion. C'est lors de sa formation classique aux Beaux-Arts de Tourcoing, de 1965 à 1969, qu'il éprouve le besoin de s'exprimer au travers d'une écriture imaginaire, mystérieuse et exaltée, comme « tricotée » maille après maille.

L'abondance de sa peinture, sa générosité, sa densité - plusieurs milliards de signes peints sur des milliers de toiles -, sont des réminiscences de son enfance humble, de sa peur de manquer. Et puis le choc, les livres d'art rapportés par son père dans lesquels il découvre notamment Picasso ...

Il y a chez cet infatigable peintre voyageur, une volonté décuplée d'apprendre aux sources de la peinture et de se confronter aux grands maîtres occidentaux. C'est en parcourant frénétiquement les salles du Louvre que l'artiste se forge sa propre culture artistique auprès de Rembrandt, Delacroix, Le Gréco, Zurbaran... Mais il a perçu aussi la puissance des statues magiques, des fétiches du musée de l'Homme.

C'est donc sans renier ses origines qu'il s'engage avec humilité dans un dialogue nourri entre Orient et Occident. Ce retour inconscient à sa culture originelle se révèle au gré de ses peintures, de ses carnets de voyage : l'architecture, les arabesques, les talismans, les totems sont des références à la culture orientale, aux amulettes que sa mère lui mettait autour du cou lorsqu'il était malade ...

Ben Bella se vit comme « adopté » par la France et unit dans son art deux héritages : toile, châssis, pinceaux et cadrage renvoient à une définition occidentale de l'art mais les dispositions en registres, les entrelacs, les tatouages proviennent d'ailleurs. Peu à peu, il assume cette transmission et s'en libère. Il définit alors un nouvel espace plastique, le lieu de son nouveau séjour, tel un trait d'union mental et physique où deux mondes coexistent.

Créer pour Ben Bella, c'est se constituer une identité, un art pour vivre, aimer, souffrir, désirer entre deux cultures.

Et comme le souligne si bien Hubert Haddad *, une des clefs pour comprendre le travail plastique de Mahjoub Ben Bella est de se poser cette question : « comment pour un peintre arabe renouer avec sa culture ? ». Question à laquelle le peintre a répondu instinctivement en « bordant et en enlaçant la figure absente d'entrelacs et d'arabesques (...) à la manière d'une abstraction géométrique et lyrique où le signe s'exalte ».

* Mahjoub Ben Bella - Exposition école normale de Lille, janv. 1983

UNE VIE DE PEINTURES

« POUR CULTIVER MON ART, JE CULTIVE MA TECHNIQUE »



Hommage à Roberto Matta, 1984
(Acrylique sur toile)



Dessin automatique, 1924 - André Masson - encre
sur papier (Moma, New York)



Hommage à Matisse, 1954 - Mark Rothko (coll. part.)

Ben Bella, c'est une vie obstinément consacrée à l'exploration d'un domaine, celui de la peinture. Peindre est, pour lui, une implication de chaque instant : c'est toute la vibration du corps du peintre qui s'émeut et se lit dans son oeuvre. Il trace, caresse, badigeonne mais gratte aussi, parfois, ses supports avec frénésie. Transparaît alors l'effervescence même de la vie.

Dans ces dernières oeuvres, il rend hommage aux grands maîtres anciens et modernes, ses « affinités électives ». Une réelle affection le lie aux artistes du passé. Il répète souvent, comme pour insuffler une complicité, un supplément d'âme : « Rembrandt, mon grand-père » ou encore « Matisse, mon grand-père ».

En « réinterprétant » les grands maîtres à l'image de Picasso, il exprime le fait qu'il leur porte attention et leur marque sa reconnaissance. Il leur offre son langage plastique rempli du lyrisme et de l'emportement de sa création : des masses de couleurs et des cernes noires marquent les formes, parfois s'y dérobent mais toujours s'équilibrent. Au détour de quelques oeuvres choisies d'Eugène Delacroix telles que - *La mort de Sardanapale*, *les femmes d'Alger* - qu'il revisite, comme un retour au pays, c'est la condition féminine, teintée d'orientalisme qui retient son attention tout comme Ingres en son temps avec ses odalisques. Mais dans *La mort de Sardanapale* Mahjoub Ben Bella est aussi séduit par le dynamisme de la composition où courbes et contrecourbes des corps rythment magistralement la composition et en accentuent l'effet dramatique. Quant à la lumière et aux couleurs, elles embrasent la surface avec force et tension.

Là, c'est un sentiment d'amitié pour Ernesto Matta, le sans-frontière, qui apparaît dans *Matta ma famille*. Et puis s'ajoutent des oeuvres politiques ou en rupture : *Les demoiselles d'Avignon* et *Guernica* de Pablo Picasso, le *Tres de Mayo* de Francisco Goya ...

Pour la poésie plastique et chromatique, il regarde du côté de Mark Tobey, de Jackson Pollock et de Marc Rothko. Mark Rothko partage avec Mahjoub Ben Bella une grande sensibilité envers l'oeuvre de Matisse : « On peut tout exprimer avec les couleurs, le vide ou le silence, le calme ou la violence. Il suffit de bien les répartir sur la toile ». À l'instar de ces artistes de la couleur, Mahjoub Ben Bella se définit comme un coloriste « Mon monde pictural est une somme de formes, de valeurs, de couleurs... ».

Et pour le geste, il convoque « son père spirituel », André Masson, artiste des dessins automatiques et des tableaux de sable, qui a fait du phénomène de la métamorphose la base de toute création.

LES GRANDS MAÎTRES



Mort de Sardanapale - E. Delacroix



Mort de Sardanapale, 2012/2013 d'après Delacroix

La Mort de Sardanapale d'Eugène Delacroix, 1827 (Musée du Louvre, Paris)

Avec l'expédition militaire en Egypte conduite par Napoléon 1^{er} en 1798 à laquelle de nombreux scientifiques et artistes sont associés, l'attrait de l'Orient et le goût pour l'exotisme touchent rapidement les européens. Avec le temps des conquêtes et des colonies, les artistes sont chargés de peindre les batailles qui accompagnent le déclin de l'Empire ottoman ou encore d'accompagner les missions scientifiques et diplomatiques. L'Orient apparaît ainsi à Delacroix comme une source inépuisable d'inspiration. Il lui fournit des scènes d'actualités et d'innombrables sujets tels que des scènes de harem, des paysages désertiques, des scènes de la Bible réinterprétées à la mode orientale, des vues de mosquées, des scènes populaires de la médina...

Alors qu'il n'a pas encore voyagé en Orient, Delacroix peint « **La Mort de Sardanapale** » en 1827. C'est à l'occasion du Salon de 1827 que l'oeuvre est pour la première fois présentée au public. Dans l'Antiquité, Sardanapale est un roi légendaire de Ninive en Assyrie qui aurait vécu de 661 à 631 avant J.-C. Sa mort a inspiré un drame au poète anglais Lord Byron que Delacroix met ici en scène. Alors que sa capitale assiégée va tomber aux mains des ennemis, il décide de se suicider en compagnie des femmes de son harem et des esclaves, et d'incendier son palais. Tout n'y est que couleur, tumulte et mouvement, à l'opposé des peintures néo-classiques du moment. Cette oeuvre fait donc scandale et devient un manifeste de la peinture romantique.

► Ben Bella utilise la force de la composition de cette oeuvre pour nourrir son travail de structuration de la toile. La couleur forte et lumineuse, exagérée, du tableau accentue le drame.



Femmes d'Alger dans leur appartement - E. Delacroix



Femmes d'Alger II (d'après Delacroix)

Femmes d'Alger d'Eugène Delacroix, 1834 (Musée du Louvre, Paris)

D'une facture très différente de « **La Mort de Sardanapale** », « **Femmes d'Alger** » offre un nouveau regard orientaliste. En 1832, Eugène Delacroix fait un unique voyage au Maroc et en Algérie, il est autorisé à cette occasion à visiter le harem d'un corsaire turc, une révélation qui lui inspire « **Femmes d'Alger dans son appartement** » qu'il expose au salon de 1834.

Pour cette oeuvre, Delacroix est donc entré dans le sérail (difficilement accessible aux hommes) et a peint d'après nature. Il a donc cassé le mythe. Le harem constituait, en effet, l'un des plus tenaces fantasmes de l'Occident. On y pensait les chairs perpétuellement nues et enchevêtrées, les corps pâmés et parfumés, les femmes prisonnières et passives. Au lieu de cette carte postale langoureuse, Delacroix s'attache avant tout au rendu de la lumière et à la précision des détails. Il signe alors l'oeuvre qui ouvrira la voie à Matisse, Gauguin, Van Gogh, jusqu'à Picasso qui lui rendra hommage en en proposant plusieurs versions. C'est par les détails réalistes que Delacroix se distingue : exactitude délicate des vêtements, finesse étincelante des bijoux, exotisme du narguilé. La scène frappe par sa sérénité et son silence. L'éclairage tamisé laisse dans l'ombre une partie des visages. La fraîcheur des carreaux des murs et du sol se devine sous le désordre des tapis.

► Ici, c'est plutôt l'atmosphère et la lumière de l'oeuvre originale qui inspire Ben Bella dans sa démarche de réinterprétation au rendu abstrait.

Femmes d'Alger (d'après Delacroix) - P. Picasso, 1954



LES GRANDS MAÎTRES



Tres de Mayo - F. Goya



Tres de Mayo (d'après Goya), 2013

Tres de Mayo ou *Les fusillés du 3 mai 1808* de Francisco Goya, 1814 (Musée du Prado, Madrid)

La scène se passe en 1808 : Napoléon 1^{er} veut chasser les Bourbons d'Espagne et offrir le trône à son frère aîné Joseph. Le 2 mai, la foule madrilène se rebelle contre les troupes du Maréchal Murat, chef des Armées Françaises en Espagne.

Dans la nuit du 2 au 3 mai 1808, les soldats français exécutent les combattants espagnols faits prisonniers au cours de la révolte du 2 mai.

C'est ce massacre - la guerre pour l'indépendance des Espagnols face à Napoléon 1^{er} - que l'artiste, au gré de nombreux témoignages, relate tel un correspondant de guerre. Jamais un artiste n'avait d'ailleurs représenté un conflit de façon aussi réaliste. Les événements du Tres de Mayo vont déclencher l'insurrection, ce sera le premier revers infligé à l'Empereur.

Le sujet, la composition - centrée sur la figure lumineuse du prisonnier - ainsi que la force émotionnelle qu'elle dégage font de cette toile l'une des représentations les plus connues de la dénonciation des horreurs liées à la guerre. Face au peloton d'exécution le héros, les bras en croix, illustre la résistance et le courage des patriotes face à l'occupant français. Goya sublime la figure du révolté, en l'assimilant au Christ, il hisse le peuple espagnol tout entier au rang de martyr.

Tres de Mayo marque une rupture par rapport aux conventions de l'époque et diverge des représentations traditionnelles de la guerre dépeintes dans l'art occidental.

► Ben Bella reprend ici cette scène de manière encore figurative. L'accent est mis sur le mouvement, les tensions par la succession de lignes nerveuses, de traits saccadés qui rythment la surface de la toile.



Guernica, 1937 - P. Picasso



Guernica (d'après Picasso), 2013

Guernica de Pablo Picasso, 1937 (Musée de la Reina Sofia, Madrid)

Cette œuvre-manifeste s'inspire du bombardement de la petite ville basque de Guernica, perpétré le 26 avril 1937 par l'aviation allemande pour soutenir l'insurrection antirépublicaine menée par Franco. Guernica est une commande du gouvernement républicain espagnol pour le pavillon à l'Exposition Universelle de Paris de juillet 1937. Cette toile marque le début de l'engagement politique de l'artiste : « Non, la peinture n'est pas faite pour décorer des appartements, c'est une arme offensive et défensive contre l'ennemi » disait Picasso.

Il représente cette tragédie au détour de formes très crues montrant le désastre de la guerre : le cheval blessé symbolise l'agonie du peuple, le taureau impassible la force brutale et aveugle. Le tableau est composé de couleurs monochromes symboliques qui aiguïssent les tensions, accentuent l'ambiance morbide du sujet et révèlent froidement l'horreur des conflits. Les formes géométriques, quant à elles, rappellent l'art primitif africain. La toile est découpée en plans triangulaires et se présente comme un montage de l'actualité de l'époque en noir et blanc et c'est ce découpage du tableau qui intensifie toute la violence de ce bombardement.

► Ben Bella reprend le découpage linéaire, proche de ses créations plastiques. La palette monochrome ainsi que les figures emblématiques de l'œuvre y sont respectées. La composition centrale est en serrée par deux bandeaux rouge - orangé évocateurs de la guerre : le brasier, le charnier, le sang.

LES GRANDS MAÎTRES



Les Femmes d'Alger - P. Picasso



Les Femmes d'Alger (d'après Picasso), 2012

Les Femmes d'Alger de Pablo Picasso, 1907, (MOMA - New-York)

Pour cette oeuvre qui annonce la naissance du Cubisme, Picasso s'inspire de l'intérieur d'une maison close barcelonaise située rue d'Avignon.

Devant un rideau de théâtre, cinq femmes, partiellement nues, occupent la totalité du tableau. L'espace, rythmé par des draperies, est déconstruit ; la perspective brisée, voire inexistante. Les corps sont destructurés, fragmentés en surfaces géométriques sans respect des proportions. Ici l'influence de l'art africain, qui se substitue à celle de l'orientalisme du XIX^e siècle, est très nette.

Suite à une visite au Musée de l'Homme, où il découvre des masques africains, Inuits ou océaniens, Picasso décide de créer de nouvelles formes, dérivées des masques produits par des peuples dits « primitifs ». Il instaure alors une rupture avec la tradition classique de la représentation de la figure humaine en occident en s'inspirant de l'art africain et des Arts premiers. Picasso retient alors l'idée d'un art habité par des forces, des énergies à l'image des yeux disproportionnés empreint d'un pouvoir magique.

La palette de couleur est assez restreinte. Les couleurs chaudes, du rose pâle à l'ocre rouge, dominant, notamment dans les corps féminin. Cependant, des couleurs froides, blancs, gris, bleus, qui composent l'essentiel des draperies, offrent un violent contraste.

► Sensible aux Arts premiers, Ben Bella retrouve dans cette oeuvre la force du totem. Il intensifie la destructuration des figures ainsi que les contrastes chromatiques mis en place par Picasso.

LE SIGNE À L'INFINI

« DES SIGNES QUI SE FONT SIGNES, DES CLINS D'OEIL ... »



Hypergraphie, 1980 (Huile sur toile)



Thaï, 2001 - 2003 (Acrylique sur papier)



Sans titre, 2004 - 2005 (pointe sèche)

Ce que l'on distingue d'abord dans la peinture de Mahjoub Ben Bella, c'est bien sûr le signe, sa répétition, sa résonance comme s'il s'agissait d'un chant incantatoire.

Dès 1967, ce peintre met en place son « écriture » continue, des écritures illusoires et sans limites qui s'inscrivent sur la toile et rythment la composition. Même si elles s'inspirent de la calligraphie arabe et se déploient dans un flot ininterrompu, elles sont propres à l'artiste et ne s'interprètent pas dans un sens religieux. Elles agissent comme un motif plastique, une graphie pouvant s'étendre à l'infini grâce à l'impulsion et à l'énergie du peintre.

Cette hypergraphie, vidée du sens des mots, est pour lui garante d'une ouverture, celle du regard et de la pensée. Elle traduit le geste presque convulsif de la main, le langage des nerfs, la musique du pinceau et livre une trace émotionnelle de l'histoire de Mahjoub Ben Bella. A l'âge de 7 ans, il ne savait pas tout à fait lire et écrire mais déjà s'emparait de livres scientifiques ou médicaux, de dictionnaires. Il recopiait avec application des pages entières en inventant, en réinventant les caractères, les mots, les lignes.

C'est cette liberté du signe qui nourrit la création de Ben Bella. Et cette préoccupation rejoint un de ses souvenirs d'enfance fondateur : son goût pour le tricot, une trame régulière et serrée, une « écriture » réalisée, dans son souvenir, avec un fil bleu pâle. Il y a donc l'écriture sensée, celle des significations convenues, mesurées et structurées. Il y a aussi, toute proche, cette écriture libérée que la main de Ben Bella trace avec des pleins et des déliés, des sons et des silences, des vides et des couleurs, des lignes lancinantes qui ravivent les souvenirs de la langue maternelle perdue.

Cette référence à la calligraphie devient cependant de plus en plus discrète dans ses œuvres récentes : à l'exemple de *Vibrations* où, à l'aide d'un pinceau à 3 branches, les « caractères » s'effacent dans une pure abstraction. La peinture de Ben Bella atteint alors son paroxysme, paroxysme visuel des signes répétés.

Dans les dernières œuvres de ce peintre, le signe et la trame serrée se dispersent sur la toile en une multitude de traits qui rythment la composition. Cet effet d'éclatement libère une véritable énergie à la surface du tableau.

L'ARCHITECTURE DE LA COULEUR

« LA COULEUR INSTALLÉE, VIENNENT LES SIGNES »



Crocodyles verts, 2012 (Huile sur toile)



Traces noires, 2011 (Huile sur toile)



Lettres blanches I, 2012 (Huile sur toile)

Qu'il joue sur la profusion des motifs ou sur les performances de sa gamme chromatique, l'artiste crée un constant et minutieux dialogue du signe et de la couleur et traduit sa musicalité, la cadence de son impulsion créatrice sur la toile.

D'ailleurs certaines toiles exposées sont directement inspirées par la musique à l'image de *Oiseau de feu* et de *Sacre du printemps* (de Igor Stravinsky) ou encore de *Jazz I* et *Jazz II*. Car Ben Bella travaille aussi en musique, parfois. Il va même, dans les années 80, jusqu'à intégrer des partitions et à retravailler plastiquement les notes.

Chaque tableau est une aventure inédite, un espace où Ben Bella réinvente la peinture. C'est un mélange d'expériences, d'ordonnances répétitives, de foules et de figures isolées, d'amples mouvements colorés et d'aplats silencieux. Les solutions plastiques s'additionnent, se juxtaposent, se superposent et n'en finissent pas de produire de nouvelles relations entre les éléments mis en jeu.

Sa peinture est toujours en mouvement et il y a, chez lui, une évolution intérieure de la couleur. Il l'affirme « Mon monde pictural est une somme de formes, de valeurs et de couleurs. Je suis coloriste, comme je peux aussi créer des œuvres en noir et blanc ». S'il assume le noir, c'est pour mieux voyager dans le bleu ; pour le blanc, il le trouve délicat à peindre, difficile à rendre expressif : il offre alors un blanc « retravaillé » à la rétine du regardeur. Il connaît aussi Matisse, Bonnard, Gauguin, Cobra, les abstraits américains, tous les autres sorciers de la couleur. Une luminosité franche éblouit alors les supports, une coloration riche et débordante s'empare des surfaces.

Des tonalités plus sourdes, quelque peu assombries, moins éclatantes ou plus proches de la terre définissent aussi sa palette chromatique, surtout dans ces œuvres récentes. Cela est particulièrement visible dans *Afrika* ou *Black Afrika* où la toile reste cependant animée par de petits coups de pinceaux aux teintes vives.

Dans ses compositions, rien n'est fait au hasard. Le rapport des valeurs, des couleurs entre elles est très élaboré. Les masses se répondent et s'équilibrent, une ligne étroite corrige un cerne plus large, un rouge relève un jaune : « Il faut calmer les teintes trop fortes, en accentuer d'autres ». Chaque élément est mis en fonction des autres, conçu comme une toile d'araignée, structurée, architecturée. Les formes et couleurs s'agitent en tous sens mais gardent l'équilibre.

Il investit son support de manière globale : l'œuvre est pensée dans son ensemble, elle est sans cesse contrebalancée par la fragmentation aiguë des couleurs et des signes. La composition se concentre sur une ou plusieurs scènes, des noyaux d'énergie vers lesquels le regard converge comme un appel. La présence plus ou moins prononcée d'un cadrage, limite colorée ou dessinée, s'impose comme un rappel des principes classiques de la peinture. L'œuvre peut aussi se prolonger à l'infini - les compositions « all over » -, avec la disparition de frontières plastiques.

Il y a beaucoup de concentration dans cette recherche forcenée de l'harmonie. Une harmonie entêtante qu'il compare à celle du derviche tourneur avec sa danse qui n'a ni début ni fin et qui peut se poursuivre sans s'arrêter.

EXEMPLES DE COMPOSITION

▸ Ordonnance verticale et centrée (type Totem)



▸ Ordonnance en registres



▸ Composition «all over»



▸ Composition centrée et encadrée



CÉRAMIQUES, *THAÏ* ET AQUARELLES

« S'EXPRIMER, TOUJOURS S'EXPRIMER AVEC
LES MOYENS LES PLUS SIMPLES »



Tiraz, 1975 (Assemblage mixte)



Thaï X, 2001 - 2003 (Acrylique sur toile)



Si Ben Bella est obstinément peintre, de nombreuses explorations plastiques marquent son parcours. Il aime tout autant « jouer avec le feu de la céramique à Desvres »* que « méditer dans son atelier de Tourcoing ». Pour lui, chaque matière est noble, elle est à sublimer, à magnifier, à orienter différemment. Il déploie son écriture telle une suite enchantée, fluide ou syncopée, sur différents supports : la pierre, le bois, le papier, la toile, la céramique, et même le simple cageot «qui ne sert qu'une fois» et que l'on peut découvrir dans des toiles architecturées telles que *Château blanc* ou *Tiraz*. Au gré de ses intentions et de ses convictions, il conjugue les extrêmes en réalisant des oeuvres monumentales ou des objets rares : des 12 kilomètres de route peinte, celle du Paris – Roubaix, aux talismans ornés de 2 millimètres.

Surtout, il pratique le dessin depuis ses débuts, dessin comme socle de sa formation reçue aux Beaux-Arts. Il y montre une intense concentration : le papier est choisi pour sa texture, l'aquarelle pour sa légèreté, le geste y est incisif, oscillant entre fluidité et contraction mais toujours précis. Les correspondances culturelles et les transparences y sont élégantes et précieuses. Son expression est habitée par un art de miniaturiste, art dans lequel Ben Bella fait aussi se rencontrer la force des totems et la magie des talismans.

Ce peintre sait jouer des modulations, des dégradés de l'aquarelle. Ses œuvres sur papier semblent plus aérées que ses toiles, elles distillent une sensation de lumière à l'image des empreintes blanches qui frappent la série *Thaï* (dénommée ainsi car réalisée sur un papier thaïlandais). Elles portent l'esprit du voyage, se font suite et se composent parfois en carnet, lui-même objet d'attention et de grâce. On devine dans ces touches méticuleuses, ces formes fugitives, autant de souvenirs, d'inspirations et de respirations que d'allusions architecturales ou décoratives, toujours empreintes de rigueur.

Sur certaines toiles, comme un clin d'oeil complice à André Masson, il compose avec différentes terres du monde et du sable dans l'idée d'abolir et de réunir les frontières. Mais cette idée sous-tendue du voyage trouve son épanouissement dans ses aquarelles. Il renoue alors encore une fois avec Delacroix et ses carnets d'Orient.

C'est d'une écriture serrée et elliptique que Delacroix consigne ses impressions du Maroc les mêlant à des dessins réalisés sur le vif, esquissés et légendés : « Le pittoresque vous crève tellement les yeux à chaque pas qu'on finit par y être sensible ».

Ben Bella succombe donc, tout naturellement, à ces descriptions de voyage tant ces impressions lui semblent familières. Gardant en mémoire les récits de cet artiste «voyageur» imprégné d'Orientalisme, Mahjoub Ben Bella garde le support et la technique, alliant ses impressions de voyage proches ou lointains et la poésie évanescence de l'aquarelle.

* C'est à partir de la fin des années 1990, que Ben Bella se confronte à la peinture sur céramique dans la manufacture de Desvres (Pas-de-Calais) sur des modèles d'objets déjà pré-existants.

Exemples d'oeuvres analogiques



Hammamet et sa mosquée, 1914 - Paul Klee
- Aquarelle - (Metropolitan Museum of Art, New York)



Tahiti II, 1936 - H. Matisse - Gouache sur papier - (Musée Matisse, Cateau Cambresis)



Big red, 1953 - Sam Francis - Huile sur toile - (Moma, New York)

Regard sur la calligraphie

► Comment donner une force plastique expressive au tracé d'un mot, d'une phrase jusqu'à évoquer le sens même de ce mot ou de l'idée qu'il transporte ?

Le geste et l'énergie du geste qui se répète

► Trouver un graphisme simple mais personnel et le traiter avec différentes techniques et outils :

- Le pinceau, la plume, le stylo, le doigt, etc.
- À l'acrylique, à l'aquarelle, à l'encre, etc.

Carnet de voyage, carnet de visite

Suite à la visite de l'exposition / Suite au cheminement aller et retour de l'exposition à l'école, de l'exposition au centre de loisirs

► Exprimer rapidement ses souvenirs avec des couleurs (pinceaux et peinture à l'eau), des tâches, des gestes, des signes pour laisser une impression, une trace plastique de cette découverte.

Relier ensemble les différents travaux à l'image des carnets de voyage.

Courte bibliographie

Mahjoub Ben Bella - Exposition école normale de Lille, janv. 1983

Catalogue de l'exposition Musée des Beaux-Arts de Tourcoing, janv. - mars 2006

Ben Bella, la souveraineté des signes - Exposition d'Arras, Avr. - juin 1991

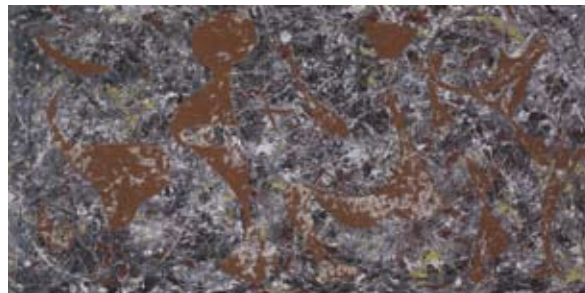
Ben Bella, la musique des signes - Exposition de Cergy-Pontoise, Oct. - Nov. 2003

Mahjoub Ben Bella, volumes éclectiques - Exposition de Roncq - Oct. - Dec. 2013

Mahjoub Ben Bella, la couleur incantatoire - Exposition de Lille, Oct. 2013 - Janv. 2014



Night celebration II, 1971 - Mark Tobey - Peinture sur carton - (Seattle Art Museum)



Out of the web n°7, 1949 - Jackson Pollock - Huile sur toile - Staatsgalerie, Stuttgart



Boy and dog in a johnny-pump, 1982 - J.M. Basquiat - Acrylique, pastel et aerosol sur toile - (The Brant foundation, USA)